

ches de bois ou de granit, en passant toujours sous deux ou trois de ces portiques religieux appelés *tori*, dont la forme, éternellement la même, est d'une étrangeté mystérieuse.

Au milieu des rizières fauchées, des mils fauchés et encore verts, notre chemin ne monte ni ne descend : nous sommes toujours en plaine, mais toujours resserrés entre ces mêmes collines qui nous enferment comme des murailles. Séparément chaque petite vallée a beau être riante, fraîche, l'ensemble est inquiétant et un peu triste,—à cause de cette impression que l'on a, d'en laisser derrière soi tant d'autres semblables, desquelles il faudra ressortir par ce même et unique sentier. Elles se suivent, se croisent, s'enchevêtrent en labyrinthe, et, à la longue, cela oppresse de se sentir enfoncer de plus en plus dans ce pays muré sans horizon, sans vue...

...A un détour du chemin, un peu endormis que nous sommes par la monotonie du voyage et par les cahots de nos chars, nous éprouvons tout à coup une grande indignation (de la première minute de surprise, bien entendue, avant d'avoir eu le temps de comprendre) : devant une maison isolée, un vieux et une vieille, pour les manger dans doute, font cuire deux petites filles !... Une grande cuve de bois pleine d'eau est près d'eux, posée sur un trépied, au-dessus d'un feu de branchages très clair ; dedans, ces deux petites filles, et six ou huit ans, dont la tête émergeait encore et nous apparaissent à travers une légère fumée !...

Tout simplement, elles prennent un bain... que l'on réchauffe à mesure, de peur qu'elles n'attrapent un refroidissement.— Mais, en vérité, elles ont l'air d'avoir été mises là pour bouillir : on dirait d'une soupe aux petites filles préparée pour quelque Gargantua cannibale...

Et si contentes, toutes deux, de gambader dans l'eau tiède ; — et si amusées de ce que nous passons précisément à ce moment-là, faisant mille singeries à notre intention, dansant, plongeant avec un jet d'éclaboussures, ou bien se redressant debout, toutes nues, comme des diabolins qui sortent d'une marmite ! Et ces deux vieux Nippons — grand-père et grand-mère évidemment, assis sur leur porte, surveillant ce bouillon avec une tendre bonhomie, et riant eux-même de nous voir rire...

Cela fut promptement derrière nous, cette maisonnette solitaire, cette cuisine, cette gaieté de braves gens que nous ne verrons jamais.— et nous continuons de courir dans les rizières maintenant désertes, entre les petites montagnes toujours pareilles, emportant de notre mépris première un souvenir très drôle, qui sans doute nous amusera longtemps.

PIERRE LOTI.

La Congrégation de l'Index vient de condamner un livre paru, il y a quelque temps, ayant pour titre : "A Lourdes avec Zola", dû à la plume d'un certain Lacasse, un jeune écrivain, conférencier à temps perdu pour l'arbitrage de la paix, qui court d'un pays à l'autre à la recherche de la renommée. Ce n'est pas à Rome ni à Lourdes qu'il l'a trouvée !—*Le Trifluvien*.

VOYAGE CIRCULAIRE

(Suite)

Lucien, en quittant Paris, a acheté un Guide. Ils descendent dans un hôtel recommandé, et ils sont aussitôt la proie des garçons. A la table d'hôte, c'est à peine s'ils osent échanger une parole devant tout ce monde qui les regarde. Enfin, ils se couchent de bonne heure ; mais les cloisons sont si minces, que leurs voisins, à droite et à gauche, ne peuvent faire un mouvement sans qu'ils l'entendent. Alors, ils n'osent plus remuer, ni même tousser dans leur lit.

— Visitons la ville, dit Lucien, le matin en se levant et partons vite pour Le Havre.

Toute la journée, ils restent sur pieds. Ils vont voir la cathédrale où on leur montre la tour de Beurre, une tour qui a été construite avec un impôt dont le clergé avait frappé les beurres de la contrée. Ils visitent l'ancien palais des ducs de Normandie, les vieilles églises dont on a fait des greniers à fourrages, la place Jeanne-d'Arc, le Musée, jusqu'au cimetière Monumental. C'est comme un devoir qu'ils remplissent, ils ne se font pas grâce d'une maison historique. Hortense surtout s'ennuie à mourir, et elle est tellement lasse, qu'elle dort le lendemain en chemin de fer.

Au Havre, une autre contrariété les attend. Les lits de l'hôtel où ils descendent sont si étroits, qu'on les loge dans une chambre à deux lits. Hortense voit là une insulte et se met à pleurer. Il faut que Lucien la console, en lui jurant qu'ils ne resteront au Havre que le temps de voir la ville. Et leurs courses folles recommencent.

Et ils quittent Le Havre, et ils s'arrêtent ainsi quelques jours dans chaque ville importante, marquée sur l'itinéraire. Ils visitent Honfleur, Pont-L'Évêque, Caen, Bayeux, Cherbourg, la tête pleine d'une débandade de rues et de monuments, confondant les églises, hébétés par cette succession rapide d'horizons qui ne les intéressent pas du tout. Nulle part ils n'ont encore trouvé un coin de paix et de bonheur où ils pourraient s'embrasser loin des oreilles indiscretes. Ils en sont venus à ne plus rien regarder, continuant strictement leur voyage ainsi qu'une corvée dont ils ne savent comment se débarrasser. Puisqu'ils sont partis, il faut bien qu'ils reviennent. Un soir, à Cherbourg, Lucien laisse échapper cette parole : — Je crois que je préfère ta mère. Le lendemain, ils partent pour Granville. Mais Lucien reste sombre et jette des regards farouches sur la campagne, dont les champs se déploient en éventail, aux deux côtés de la voie. Tout d'un coup, comme le train s'arrête à une petite station dont le nom ne leur arrive même pas aux oreilles, un trou adorable de verdure perdu dans les arbres, Lucien s'écrie : — Descendons, ma chère, descendons vite ! — Mais cette station n'est pas sur le Guide, dit Hortense stupéfaite. — Le Guide ! le Guide ! reprend-il, tu vas voir ce que je vais en faire, du Guide ! Allons, vite, descends ! — Mais nos bagages ? — Je me moque bien de nos bagages !

Et Hortense descend, le train file et les laisse tous les deux dans le trou adorable de verdure. Ils se